

LES FRANCS

Le *Bulletin* archéologique du Comité des travaux historiques du ministère de l'Instruction publique, contient un travail de M. Pilloy, de Saint-Quentin, intitulé *la Question franque* au Congrès de Charleroi (août 1888).

Ce travail est intéressant à plus d'un titre, surtout pour le Soissonnais, et mérite d'être signalé. M. Pilloy a pris part à ce Congrès, en a suivi les discussions, en se basant sur les découvertes qu'il avait faites dans l'Aisne et dans la Somme et sur celles de M. Frédéric Moreau dans les arrondissements de Soissons et Château-Thierry.

Il commence par faire une distinction entre les habitants de la Tongrie et de la Trévire qui, près des frontières, supportaient toujours le choc des barbares, et les Picards, Suessions et Remes qui, plus éloignés, jouissaient d'une tranquillité relative.

La Belgique était mixte dès le temps de César. C'est le Germain greffé sur le Gaulois. Dans les deux premiers siècles, la civilisation romaine ne s'est établie que dans la première Belgique et dans le Sud de la deuxième, c'est-à-dire chez les Rèmes, les Suessions, les Ambiens, les Nerviens, les Morins et les Atrebates (première Belgique) et autour de Trèves et de Cologne.

Les Sicambres et les Francs Saliens s'établirent dès le II^e siècle dans la Germanie inférieure et déjà, vers l'an 70, faisaient partie de l'armée de Civilis. Aux III^e et IV^e siècles la Tongrie est envahie, les Germains ou Francs entrent de plus en plus dans les armées romaines.

En 358, Julien bat les Francs et leur accorde de rester dans le pays qu'ils habitaient, à la charge de fournir des troupes auxiliaires. Au V^e siècle, les Suèves, les Alains, les Vandales, envahissent la Gaule et ne s'arrêtent qu'à

l'Océan. Ils détruisent en passant tous les établissements romains. Mayence, Strasbourg, Spire, Tournay, Arras, Amiens, Reims furent dévastés « et le feu dévorant de la guerre s'étendit des bords du Rhin dans les dix-sept provinces de la Gaule. » (Saint Jérôme, ép. CXI ; Gibbon, *Décadence et chute de l'Empire romain*. I, 720).

En 411, les Francs Ripuaires, conduits par leur roi Teudomer, envahirent le pays de Trèves. En 417, Castinus reprend la ville et les chasse. Mais bientôt Faramond repousse les Romains à son tour et reste maître du pays. C'est donc vers 411 que le gouvernement de la Gaule romaine quitte Trèves pour établir son siège à Soissons.

Aétius, patrice, bat Faramond en 428 et Clodion, son successeur, vient assiéger Soissons en 447, mais son fils ayant été tué, il est obligé d'abandonner le siège et meurt bientôt après.

Mérovée s'allie à Aétius pour repousser Attila (451).

Plus tard Clovis, après avoir battu Syagrius, s'établit à Soissons dans le palais des empereurs, ensuite il s'empare de presque toute la Gaule.

À sa mort, ses quatre fils partagent son royaume et l'auteur remarque que celui de Clotaire, roi de Soissons, quoique le moins étendu en surface était en revanche celui qui contenait le plus de Francs ; il n'est donc pas étonnant que le Soissonnais, le Laonnois, la Picardie renferment tant de cimetières francs.

M. Pilloy constate que si les Gaulois du Midi employaient la crémation, il n'en était pas de même dans le Nord, chez nous, on n'a pas encore trouvé de sépultures gauloises incinérées.

Les découvertes de M. Frédéric Moreau et d'autres permettent d'affirmer que les Rèmes et les Suessions inhumaient leurs morts habillés, armés et ornés. Les chefs dans leurs chars de guerre, les femmes avec leurs boucles d'oreilles d'or ou de bronze, leurs fibules à ressort, leurs torques auxquels étaient souvent suspendues des

amulettes de bronze, de terre ou d'ambre. Dans leurs tombes on plaçait une nombreuse collection de vases fabriquées à la main, sans l'aide du tour, avec l'argile séchée simplement au soleil ou très peu cuite.

Ce n'est qu'après la conquête romaine dès le milieu du I^{er} siècle, que l'incinération fut adoptée ici.

Les cendres du bûcher et les ossements plus ou moins pulvérisés sont recueillis dans des urnes en verre ou en terre cuite fabriquées au tour, parfois avec les bijoux du défunt déformés par le feu et l'obole à Caron pour le passage du Styx. A côté, on trouve des vases en terre, en bronze, en argent même, ayant servi au repas des funérailles.

La poterie en terre blanche, grise ou rouge est de forme élégante. La rouge (appelée Samienne) est couverte d'un vernis brillant et quelquefois ornée de sujets en relief et de la marque des potiers.

Il en est ainsi jusqu'au III^e siècle. Nos contrées étaient couvertes de riches villas (Bazoches, Ancy, Arlaines, etc.) et toutes alors ont été détruites par l'incendie, dont on trouve les restes carbonisés. La population ne semble plus la même, il y a un changement dans les mœurs et les coutumes.

« On dirait, remarque M. Pilloy, que la contrée ayant « été dépeuplée par suite de guerres intestines ou d'invasions, une autre race est venue prendre la place de « l'ancienne, car on ne voit aucune transition dans la « nature et dans la forme des objets dont elle se servait. » C'est la période des 30 tyrans.

On ne brûle plus les morts. On les inhume.

A Caranda, à Sablonnières, à Breny, M. Frédéric Moreau a trouvé, dans le même cimetière, des incinérations et des inhumations. Mais celles-ci sont postérieures aux premières.

Le mobilier des inhumations change aussi. Il n'y a plus de poterie samienne, presque plus de blanche. La terre

est jaune sale, mais plutôt grise, rugueuse, populaire. Les vases rouges n'ont plus de reliefs, seulement un dessin linéaire tracé à la roulette. Le vernis ne tient pas ; on voit des vases à inscriptions bachiques : *Bibe...* La verrerie devient plus commune.

Les bijoux ne sont plus émaillés. Ils sont en or ou argent, ornés de niellure, en bronze incrusté d'argent.

Les soldats sont ensevelis avec leurs armes, rappelant celles des germains. Beaucoup sont des vétérans auxiliaires ayant dépassé la cinquantaine.

A la fin du III^e siècle le christianisme commence à se répandre, mais ce n'est guère qu'au IV^e que l'on a mis dans les sépultures des sujets bibliques ou des inscriptions chrétiennes.

Les chrétiens ont supprimé l'incinération et jusqu'à la fin du IV^e siècle, peu nombreux, ils n'ont pas eu de cimetière distinct de celui des payens.

A Vermand, à Sablonnières, les objets chrétiens étaient dans des sépultures en bois mêlées à d'autres payennes avec l'obole à Caron.

En 405 et 406, la dévastation des Suèves, des Alains et des Vandales, couvre nos pays de ruines ; les gallo-romains, les colons sont tués ou réduits à l'esclavage.

En 486, Clovis, vainqueur de Syagrius, s'empare de Soissons, et les derniers romains disparaissent ; à partir de cette date, il n'y a plus d'inhumation gallo-romaine.

On ne rencontre plus que des sépultures franques, elles sont séparées des gallo-romaines, bien qu'à Breny, Sablonnières et Caranda, les deux soient réunies dans un même cimetière, ce qui est rare.

Les Francs orientent leurs tombeaux de l'Ouest à l'Est. Les corps conservent leurs habits, leurs bijoux, leurs armes, épées, francisques, boucliers, ceinturons, — ou ustensiles de toilette, peignes, couteaux, ciseaux, aiguilles, bagues, colliers, bracelets.

D'abord les cercueils de pierre sont rares, ensuite ils deviennent plus communs.

L'ornementation franque est si différente de l'époque romaine qu'il est impossible de s'y tromper.

Au IX^e siècle, sous Charlemagne, un concile défendit l'inhumation des corps avec l'habillement.

Ici les cercueils de pierre sont très nombreux, mais ne renferment presque jamais rien, car souvent le même cercueil servait à 4 ou 5 générations successives. Les objets étaient enlevés à chaque inhumation nouvelle.

Cependant on trouve quelquefois, non plus la framée, mais le scramasax, avec le ceinturon, à deux plaques en fer, argent ou bronze plus ou moins ornées de nattes, torsades, entrelacs, et souvent d'une croix.

Les bijoux n'ont plus la même forme : les cloisonnés de grenat sont remplacés par des cabochons, les boucles d'oreilles sont rares. Les colliers, au lieu des longs cylindres de verre soufflé des dames franques, ont des perles sphériques ou cubiques, grosses, marbrées de bleu, jaune ou rouge, et sur lesquelles on représentait des yeux, pour préserver du mauvais œil.

On ne trouve presque plus de vases funéraires ni de verrerie. Souvent le symbole de la croix.

Au X^e siècle, on ne rencontre plus rien que les ossements dans les tombes.

Après l'an mil, les nécropoles anciennes ont été abandonnées et les fidèles enterrés autour des églises.

De ses observations, M. Pilloy conclut que sous les Romains, dans les villes, les cimetières étaient au-dehors, près d'une route, et dans les petites agglomérations, à peu de distance.

De même chez les Francs. Ces derniers choisissaient un terrain calcaire ou sablonneux, généralement en pente et exposé aux rayons du soleil. Les nouvelles sépultures s'ajoutaient aux anciennes par rangées et en descendant. Il en est ainsi dans l'Aisne.

Quand le terrain est plat, la partie centrale est la plus ancienne et les tombes s'ajoutent en allant du centre à la circonférence.

Il nous a paru utile de résumer le travail de M. Pilloy, d'autant plus qu'il s'appuie surtout sur les découvertes faites dans nos contrées, tant par lui, que par M. Frédéric Moreau, sur lesquelles il jette un jour nouveau.

M. Plateau donne lecture d'une intéressante note intitulée d'Hartennes à Oulchy, contenant des renseignements archéologiques et étymologiques :

D'HARTENNES A OULCHY

On sait que la route de Soissons à Château-Thierry est construite en grande partie sur l'ancienne voie romaine, du moins entre Soissons et Oulchy. Cependant elle s'en sépare au Nord d'Hartennes et laisse la « vieille route » comme on l'appelle, se profiler en ligne droite dans le vallon de Coutremain. Ce modeste village d'Hartennes doit être très ancien. Il faisait partie de cette région sacrée comprenant Taux, Droizy, la Fontaine-au-Chêne, où suivant la tradition, les Druides sacrifiaient à leurs terribles divinités. Ce nom d'Hartennes semblerait donner une sanction à ces légendes. Il viendrait, suivant quelques savants d'Ardena ou la Diane Gauloise. On pourrait préférer Artenna, féminin du radical gaulois Artos, qui signifie ours. L'ourse au féminin Arta ou Artenna avait été divinisée et était l'objet d'un culte particulier dans cette partie de la Gaule.

L'hagiographie nous en fournit la preuve :

« *Quos Deos colitis, Jovem aut Dianam ?* » (Quels Dieux adorez-vous, Jupiter ou Diane) demande Rictio-vare aux martyrs Rufin et Valère.